INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

Paul BELMONDO
(1898-1982)

par

M. Jean CARDOT

lue à l'occasion de son installation

COMME MEMBRE DE LA SECTION DE SCULPTURE

SÉANCE DU MERCREDI 27 MARS 1985

« L'atelier du sculpteur », dont parlait Louis Leygue au début de son discours, n'est pas seulement un groupe d'étoiles au firmament de l'hémisphère austral ; c'est aussi et surtout, notamment aujourd'hui, notre réunion.

C'est pour moi un très grand honneur, croyez-le bien, de m'adresser à vous, de transformer notre compagnie en « atelier du sculpteur » et de vous entretenir de ce qui fut, toute ma vie durant, la grande et belle passion de mon existence.

Auparavant, je voudrais remercier Monsieur le Président de ses compliments de bienvenue et notre ami Louis Leygue, de ce que, par-delà mon humble personne, il a dit de la sculpture et des sculpteurs.

Car, enfin, si cette réception a un sens et une signification, c'est d'exalter notre Art, nos Arts respectifs – ces nobles et impérieuses exigences qui nous portent au-dessus et au-delà de nous-mêmes, afin que nous servions, à notre tour, de guides fraternels et secrets.

*
* *

Monsieur le Président,
Messieurs,

Pour venir jusqu'à vous, j'ai repris un ancien chemin, celui-là même que j'avais emprunté en arrivant de ma province natale.

Ce chemin, qui devait me conduire à l'école des Beaux-Arts, passait tout naturellement par « le Pont des Arts ».

Je me souviens de m'être arrêté ce jour-là devant l'Institut de France, tandis que les vieilles pierres de ce monument buvaient la douce lumière dorée qui descendait d'entre les nuages de l'automne. Et aujourd'hui, je viens de vivre une aventure singulière : jugez-en plutôt.

Tandis que je traversais ce Pont des Arts, nouvelle manière, et que j'appelais à moi les grands souvenirs de ces quelque trente-cinq ans qui me séparaient du petit provincial que j'étais en 1949, année de ma « montée » à Paris, comme l'on dit, j'ai aperçu, me devançant d'une dizaine de pas et marchant fièrement, un adolescent, oui messieurs, un adolescent, dans l'allure duquel il m'a semblé me reconnaître.

Où commence le rêve ? où s'arrête la réalité ? j'étais sûr de mon rêve en tout cas.

Pressant le pas, désireux de faire coïncider l'imaginaire de la joie et de la gratitude avec la réalité de ma vie, j'ai souhaité dépasser cet adolescent.

Arrivé à sa hauteur, tournant vers lui mon regard, quelle n'a pas été ma stupeur de découvrir qu'il n'y avait pas d'adolescent sur le Pont des Arts, ni devant moi, ni à mon côté, ni même derrière moi !

J'aime ces moments, que dis-je, ces instants dans la fulgurance desquels le monde semble se déchirer, tel un épais voile qui laisserait apparaître dans ses déchirures un imaginaire qui ne serait que l'envers du réel.

L'autre côté du monde, pour parler simplement, n'est-il pas vrai, Messieurs, que nous y sommes habitués, nous qui remplissons nos ateliers d'un peuple de statues ?

L'autre côté du monde, je ne surprendrai aucun d'entre nous, si je dis qu'il suffit parfois de fermer les paupières pour le faire surgir, car d'où vient-il cet autre côté du monde, sinon de nous-mêmes.

J'ai donc fait silence et nuit en moi.

En ouvrant les yeux, j'ai cru apercevoir un homme de taille moyenne, vêtu d'un manteau de bonne coupe et coiffé d'un chapeau : s'agissait-il de mon propre père ? ou de Paul Belmondo ?

Figurez-vous, Messieurs, que ces deux hommes, qui ont tant compté pour moi, avaient ce qu'il est convenu d'appeler « un air de famille ».

Hélas ! comme il était arrivé avec l'adolescent, le vieillard sublime – c'est ainsi que je le nommais – a disparu à mon approche.

Peu importait ! L'essentiel était que, tenant les deux bouts de la chaîne, mon arrivée à Paris et ma venue à l'Institut, je pusse exprimer devant vous, Messieurs, des sentiments de fidélité à ceux qui m'ont aidé à devenir ce que je suis – et de tendresse envers cet adolescent que, par passion pour l'art, j'ai entraîné sur une des voies les plus difficiles, celle de la création.

Il me plaît d'associer dans ma mémoire heureuse mon père et Paul Belmondo, parce qu'il y a, au long d'une vie d'homme, plusieurs naissances et, partant, plusieurs géniteurs.

De me trouver auprès de vous, aujourd'hui, me paraît être une nouvelle naissance.

Or, saviez-vous que Paul Belmondo m'avait demandé, voici cinq ans, de me présenter à vos suffrages ?

A l'époque, j'étais si éloigné d'une pareille ambition que je m'étais exclamé : « Écoute, Paul, tu plaisantes ? ».

Je vous laisse à penser à quoi conduisent de telles exclamations. Et n'est-il pas émouvant que, par l'une de ces ironies dont le sort est coutumier, je sois appelé à succéder à Paul Belmondo.

A partir de maintenant, mes souvenirs n'en appelleront plus à l'imaginaire ; Paul Belmondo m'a accompagné de près ou de loin, tout au long de ma vie de sculpteur.

Quand j'étais jeune, je le croisais dans les couloirs de l'école. Il avait la jambe vive, il avançait, alerte, toujours très élégant, le chef couvert d'un chapeau à bords ronds.

Pressé, affairé, il me disait : « Bonjour, bonjour, mon cher Cardot » : ce doublement de salut, ce « bonjour, bonjour » était sa façon de s'excuser de ne pas s'arrêter, de ne pas engager une conversation.

A l'époque, on l'appelait déjà « Maître ».

Puis les années ont passé, nous rapprochant insensiblement, jusqu'à ce que nous convenions de nous tutoyer.

Il était l'homme le plus affable, le plus aimable que j'eusse jamais rencontré. Lui demandait-on son aide, il répondait aussitôt. N'était-ce pas la marque la plus éclatante d'un cœur généreux et le signe le plus manifeste d'un grand talent ?

Jamais je ne l'ai entendu dire du mal d'un confrère. D'un mot, d'un sourire, d'un silence, il éloignait de lui toute pensée négative, sachant trouver pour chacun l'excuse ou la justification, là où d'autres que lui eussent immanquablement porté des jugements sévères et définitifs.

A l'Académie, comme il appartenait à la Commission des Secours, il n'a pas cessé de rendre service ; jamais il n'a refusé son concours, quel que fut l'artiste qui le sollicitait.

Que l'on fit une sculpture différente de la sienne importait peu. Quand il ne comprenait pas certaines créations, il disait : « Ah, cela est bien ! », avant d'ajouter : « Quoique cela ne me paraisse pas complètement achevé, il se passe quelque chose, à l'évidence ».

Ce, « à l'évidence » résumait son attitude envers ses confrères : ne jamais les critiquer, mais, bien au contraire, essayer de les comprendre, voire, de prendre leur défense.

Comme il arrive souvent avec les artistes, les débuts de Paul Belmondo appartiennent autant à la légende qu'à la ténacité.

« Son goût pour la sculpture lui vint en grande partie du voisinage d'un artisan marbrier et de la fréquentation de colporteurs italiens qui proposaient des statuettes, copies réduites d'œuvres classiques » ;

Ainsi le rapporte son ami, Emmanuel Roblès, né comme lui en Algérie.

Et Roblès d'ajouter :

« C'est avec des outils que son père lui avait forgés qu'il tailla dans la pierre sa première sculpture, une tête de chien d'une vigueur et d'un réalisme surprenants.

Il venait alors d'entrer dans sa douzième année.

Il faut être attentif à ce moment où quelqu'un crie par la bouche d'un enfant. Qui donc, en effet, est-il ce « quelqu'un » ?. A-t-il seulement l'âge de l'enfant qu'il habite ou celui de tous les accomplissements et de tous les parachèvements ?

Chez l'artiste, le destin se joue dans un éclair ; un instant auparavant, l'enfant ressemblait à ses petits compagnons de jeu, un instant plus tard, il se sait appelé.

Mais par qui est-il appelé ? Peut-être mettra-t-il toute sa vie à répondre à cette terrible interrogation...

Puis-je rappeler ici cette réflexion que Saint-Exupéry a placée dans « Pilote de Guerre » et qui rejoint, en l'enrichissant, mon modeste propos ?

La voici :

« L'intelligence ne vaut qu'au service de l'amour (...). Ni l'intelligence, ni le jugement ne sont créateurs. Si le sculpteur n'est que science et intelligence, ses mains manqueront de génie ».

Voilà qui justifie et qui explique que j'aie dit de l'artiste qu'il était appelé, en sous-entendant que le verbe latin, « vocare », qui signifie « appeler », a donné en français le mot « vocation ».

Sans doute, est-ce la raison pour laquelle Paul Belmondo inscrivit, sur le revers de la médaille consacrée à son fils Jean-Paul, cette pensée de Stendhal :

« La vocation, c'est le bonheur d'avoir pour métier sa passion ».

Vous voudrez bien m'excuser, Messieurs, d'élever un peu mon propos, mais je ne crois pas que nous puissions rendre compte d'un art, ni évoquer un artiste, sans soulever, fut-ce en tremblant, la question des grands mystères de l'esprit humain.

Dire que Paul Belmondo entra à l'école spéciale d'Alger à la demande de son père, afin d'y apprendre l'architecture,

Dire qu'en compagnie de ses camarades, il consacra de nombreuses soirées au modelage,

Ajouter qu'il courait vers le port d'Alger dès qu'il avait un jour de congé et que, là, il se mêla à des matelots et des débardeurs venus des quatre coins du monde.

Répéter avec Albert Decaris que

« Sous le soleil méditerranéen », c'est pour (lui) une source d'études exceptionnelles ».

Tout cela relève du travail scrupuleux de l'arpenteur.

A la biographie, je préfère, lorsque ceci est possible, l'histoire d'une âme.

En disant cela, j'ai tout à fait conscience qu'une âme, loin de se ramener à la seule histoire, se joue en termes de destin.

Or le destin va frapper ses trois coups.

En 1916, Paul Belmondo a dix-huit ans. Cette France, qui est la sienne et qu'il ne connaît pas encore, va l'appeler et il sera mobilisé.

Blessé devant Saint-Mihiel, il est toujours hospitalisé quand sonne l'armistice.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Retour à Alger. Cette fois-ci, il s'inscrit à l'école des Beaux-Arts avant de devenir l'élève de Georges Béguet, lui-même élève de Cordier, qui fut le disciple de Rude.

Sur concours, il obtient une bourse du gouvernement général, destinée à faciliter ses études à Paris.

Grâce à une lettre du poète algérois Edmond Gojon, il y rencontre André Billy, lequel le mettra en relation avec un libraire de la rue de l'Odéon, Jean Variot, qui, à son tour, lui fera rencontrer Paul Valéry, Montherlant, Georges Courteline, et bien d'autres gens célèbres.

Le miracle est tout proche.

Belmondo travaillait alors dans l'atelier de Jean Boucher. Là-dessus, un jour qu'il modelait le buste d'un camarade, la porte s'est ouverte, laissant le passage à Despiau, venu en voisin.

Par timidité ou par pudeur, Paul Belmondo recouvrit à la hâte son travail. Intrigué par cet affolement, Despiau enleva les chiffons, regarda dans un long silence le buste inachevé, puis laissa tomber : « il n'est pas mal ».

C'était plus qu'un compliment dans la bouche du maître : ces mots avaient valeur d'adoubement.

A telle enseigne que Belmondo alla s'installer dans la villa Corot, tout près du parc Montsouris et que, pendant dix ans, il fut l'élève, puis le collaborateur de Despiau.

On peut imaginer ce que fut cette entente entre les deux hommes, et comment elle se développa, et pourquoi elle devint vivace, à ce mot de Despiau, lancé après que le grand prix artistique de l'Algérie eut été décerné à Belmondo en 1925, puis le grand prix Blumenthal, qui lui permirent de travailler pendant deux ans à une figure en bronze :

« J'aurais été heureux de faire cette statue ».

Est-il plus beau compliment ? Et surtout, meilleure harmonie ?

Arrêtons-nous un instant à ce mot de Despiau.

Par-delà l'anecdote, je veux y voir une des qualités majeures de notre art, et c'est la transmission d'un savoir, génération après génération, siècle après siècle, fut-ce dans l'harmonie, comme ce fut le cas entre Despiau et Belmondo, ou dans la rupture, cette fameuse discorde dont parlait Heraclite.

Je ne vous étonnerai pas, Messieurs, si je vous dis que l'art ne progresse jamais et que les seuls progrès se font au-dedans de l'artiste...

Ces progrès du cœur, Emmanuel Robles les a connus, délimités, appréciés.

Voici son témoignage :

« Il ne pontifiait jamais, en revenait toujours à sa conviction que « le dessin est la clé de tous les arts », montrait ses carnets de croquis, ses esquisses, rappelait l'enseignement de Despiau avec qui, au temps de leur amitié, il passait, tous les jours, des heures à dessiner ».

Le maître-mot : transmettre, ...et encore transmettre, ...et toujours transmettre.

A croire que, depuis les grecs, une chaîne ininterrompue s'est formée, dans la nuit solennelle, faite de statues, sentinelles vigilantes, veilleurs de tous nos songes et que, de loin en loin, tels des maillons, elles se ressemblent, elles se rassemblent à notre insu, guides suprêmes de nos mains aveugles et éblouies...

Ce n'est pas un hasard si ce « méditerranéen de race, d'une sensualité délicate, épris d'équilibre, d'harmonie », comme le dit si justement Robles, a retrouvé à Delphes et à Olympie les raisons mêmes de notre civilisation.

Au musée de Delphes, très précisément, il s'est produit quelque chose que je veux évoquer.

Avec la complicité du gardien, Belmondo a passé la nuit dans le musée.

Il faut se le représenter, une bougie à la main, allant d'un marbre à l'autre et faisant surgir de l'obscurité des formes, des courbes, l'ovale d'un visage, l'arrondi d'une épaule ou d'un sein, le drapé d'une chlamyde...

Quels beaux et justes symboles ! Pour ma part, j'ai la faiblesse d'entendre le récit de cette nuit autrement que je ne l'ai fait.

Car enfin, l'obscurité du musée ne résume-t-elle pas celle de notre siècle ?

Et ces statues qui apparaissent pour disparaître aussitôt ne nous parlent-elles pas de la révélation grecque ?

Et cette bougie tremblante ne figure-t-elle pas le talent ?

Disant cela, il me vient à l'esprit cette réflexion de Cézanne :

« Dans ma pensée, on ne se substitue pas au passé, on y ajoute seulement un chaînon », comme le rappelle Jean Carton dans son introduction au beau livre qui a été consacré à Paul Belmondo.

Oui, Messieurs, j'en appelle ici à la Grèce, à ce formidable héritage, à ces armées silencieuses et sans yeux, à ce grand mouvement immobile et, même, à cette mesure dans la démesure, qui caractérisent si bien l'art en général, la sculpture en particulier, pour porter un regard sur toute la création de Belmondo.

Et comment ne pas remarquer que l'essentiel de ses œuvres a loué et chanté la femme.

La femme dans tous ses états.

La femme universelle, tour à tour médiatrice et messagère des dieux, en qui et par qui se transmet la vie, en qui et par qui se découvre l'amour, en qui et par qui se révèlent les grands secrets...

Me frappe ici cette constatation : les thèmes féminins de Paul Belmondo sont repris inlassablement de la Grèce, qu'il s'agisse de « l'Ariane endormie » qui se trouve à Saint-Étienne, « Des trois grâces », et de bien d'autres œuvres.

Après les encouragements de Despiau sur « l'Ève » en bronze, terminée en 1927 et acquise par le musée d'Oran, une grande carrière s'ouvrit devant Paul Belmondo.

Il y eut d'abord, le haut-relief d'Alger de sept mètres de longueur où son sens de la composition donna sa pleine mesure.

Puis, en 1937, Jacques Carlu lui confie le métope central du Palais de Chaillot.

Cette œuvre est si remarquable que son auteur reçoit à trente neuf ans la Légion d'Honneur !

Vinrent ensuite, le groupe « Apollon chasseur » pour l'autoroute de l'ouest, la statue de Marguerite d'Anjou à Angers, la fontaine de la rue Royale à Orléans, une figure pour le Centre international de jeunes filles de Sèvres et une pour le collège de Cachan, dont Albert Decaris a pu écrire qu'elle avait :

« L'élégance nerveuse et la pureté du Quattrocento italien ».

La maîtrise de Paul Belmondo est telle que l'État lui confie la reproduction de « La Danse » de Carpeaux sur la façade de l'Opéra et qu'il gagne cette difficile gageure.

Mais l'art de Belmondo atteint peut-être sa plénitude dans des œuvres plus intimes,

Quand il sculpte les bustes de ceux qu'il aime, particulièrement les deux magnifiques portraits de madame Belmondo d'une pureté et d'une délicatesse extrêmes,

Ceux de ses enfants Muriel et Jean-Paul,

Ceux de ses amis : l'architecte Camille Montagné, le sculpteur Jean Claro, le peintre Wlaminck, les Pitoëff, Clostermann et celui de son maître Charles Despiau.

Maîtrisant aussi parfaitement bien la technique de la médaille, il en a réalisé de très nombreuses, notamment celles de Saint-Exupéry, Marcel Proust, Henry de Montherlant, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.

Je m'en voudrais d'oublier les magnifiques épées d'académiciens qu'il a créées pour nos confrères.

Un exposé aussi rapide ne peut rendre compte de tous ses travaux de sculpteur, de médailleur, de dessinateur, d'aquarelliste, d'illustrateur de livres.

Souvenons-nous enfin de la très belle exposition qui eut lieu en 1977 à l'Hôtel des Monnaies, où nous avons pu admirer l'essentiel de son œuvre, pleine de fraîcheur, de sensibilité et d'émotion.

La dernière année de son existence, alors qu'Yves Brayer conversait avec lui, une adolescente se présenta et s'offrit pour modèle.

Elle n'avait que seize ans et Belmondo la pria de revenir avec une autorisation de sa mère.

Pourquoi la pensée de Mozart s'impose-t-elle à l'instant même à mon esprit ?

Je n'aurais gardé d'oublier, en effet, la venue d'un homme en noir qui, Mozart étant déjà très malade, lui a commandé un requiem, auquel le divin musicien s'attacha aussitôt, dépensant ainsi ses dernières forces.

Parvenu aux deux-tiers de cette œuvre, il en dicta la suite au fidèle Sussmayer ; puis il s'écria entre deux quintes de toux :

« Ne t'avais-je pas dit que je l'écrivais pour moi-même ? »

Nos derniers instants nous ressemblent et nous rassemblent.

C'est ainsi que l'adolescente revint, frappa elle aussi à la porte de l'artiste et donna de la sorte à Paul Belmondo la chance et le bonheur d'écrire à son tour son requiem sous l'aspect d'une statue inachevée, toute de perfection et d'innocence, hors du temps, hors du siècle, dans cet espace où, des orbites vides de toutes les statues, coulent sans désemparer les larmes du beau et du bien.